



European Journal of Turkish Studies

Social Sciences on Contemporary Turkey

22 | 2016

Transfaires d'empire

Une coproduction impériale

Saint-Pétersbourg-Istanbul : transfaires cartographiques (XVIII^e-XX^e siècles)

Olivier Bouquet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ejts/5296>

DOI : 10.4000/ejts.5296

ISSN : 1773-0546

Éditeur

EJTS

Référence électronique

Olivier Bouquet, « Une coproduction impériale », *European Journal of Turkish Studies* [En ligne], 22 | 2016, mis en ligne le 08 juillet 2016, consulté le 16 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ejts/5296> ; DOI : 10.4000/ejts.5296

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2020.

© Some rights reserved / Creative Commons license

Une coproduction impériale

Saint-Pétersbourg-Istanbul : transfaires cartographiques (XVIII^e-XX^e siècles)¹

Olivier Bouquet

- ¹ Il existe une collection récemment numérisée aux Archives du Premier Ministre d'Istanbul (BOA, *Başbakanlık Osmanlı Arşivleri*) : la section HRT.H constituée à partir du catalogue des cartes impériales (*Harita Kataloğu*). Elle compte 720 cartes, datées de 1718 à 1967². Mon étude porte sur seize d'entre elles, visiblement découpées à partir d'un atlas publié par une maison d'édition bien connue des spécialistes de la Russie contemporaine : « L'établissement cartographique A. A. Il'in », tel qu'il est mentionné dans les cartes du corpus, fut fondé à Saint-Pétersbourg en 1859 par Alexis Afinogevitch Il'in, capitaine d'État-major et topographe, et le colonel V. Poltoratski, qui se retira des activités de l'entreprise peu après la fondation de celle-ci. Les cartes ne sont pas datées. Nous savons au moins qu'elles ne sont pas extraites d'un des premiers atlas produits par la société, à savoir l'*Atlas détaillé de l'Empire russe*, paru en 1871. Sur l'une des cartes (C8, fig. 1) en effet, la province de Roumélie orientale (1878-1885) apparaît et la Thessalie est en partie intégrée à la Grèce, notamment la région de Trikala. Les cartes figuraient plus probablement dans l'*Atlas détaillé de toutes les parties du monde* en 63 cartes, édité en 1884 à l'occasion du 25^e anniversaire de l'établissement. Placé sous les auspices de la Société de géographie impériale dont A. A. Il'in était un membre actif, l'ouvrage fut salué par des spécialistes comme l'atlas de référence de la géographie mondiale en Russie.

Fig. 1.



C8 : La Turquie européenne et la Grèce, 27 x 35 cm.
(BOA, HRT.0007)

- 2 Le corpus examiné ici est composé de quatre types de cartes (suivant la composition classique des atlas de l'époque)³.

1/ Cartes mondiales

C1 : « Les hémisphères ; oriental ; occidental » (fig. 6)

C2 : « Les courants océaniques » (fig. 11)

2/ Cartes continentales

C3 : « Asie » : carte physique

C4 : « Asie » : carte politique (fig. 3)

C5 : « Europe » : carte physique (fig. 5)

C6 : « Europe » : carte politique (fig. 7)

3/ Cartes régionales

a/ Sous-continentales :

C7 : « Carte physique de l'Europe centrale » (fig. 8) ;

C8 : « la Turquie européenne et la Grèce » (fig. 1)

b/ Nationales :

C9 : « Grande-Bretagne » ; « Europe du Nord » ;

C10 : « France » ; « Benelux » ;

C11 : « Espagne » ; « Italie »

4/ Cartes de la Russie

C12 : « Carte de l'Empire de Russie » : carte physique (fig. 10)

C13 : « Carte de l'Empire de Russie » : carte territoriale

C14 : « Carte historique de l'Empire de Russie à partir d'Ivan le Terrible jusqu'à nos jours » (fig. 2)

C15 : « Empire de Russie : transports et communications »

C16 : « Russie européenne : carte orographique » (fig. 9)

- 3 Ces cartes ressemblent à celles qui parurent dans plusieurs atlas de la seconde moitié du XIX^e siècle, en Allemagne, en Autriche, en France ou ailleurs. La recherche a établi que l'essor des atlas avait été étroitement corrélé à la constitution des grands récits nationaux⁴. Il est donc logique qu'une partie des cartes se rapportent plus spécifiquement à la Russie, marquée par la diffusion du principe national associé au concept de *narodnost'* (Lemagnen 2011). Or mon point de vue est celui d'un historien ottomaniste. N'étant ni géographe ni russisant, j'ai donc sollicité le concours et l'appui de plusieurs collègues qui m'ont aidé à en comprendre la terminologie particulière et à en identifier les catégories spécifiques. Un tour d'horizon des productions scientifiques (très partiel pour ce qui est de la littérature scientifique russe) m'a conduit à prendre conscience de la richesse de la cartographie impériale des XVIII^e-XIX^e siècles⁵. J'ai été frappé par l'importance des transferts de savoirs dont ce genre avait été l'outil, mais plus encore par la contradiction que la vigueur scientifique de la cartographie apportait aux thèses du « gradient culturel » et du retard russe (Malia 1999 ; Wolff 1994) : dressées dans les années 1830-1840 avec un degré de précision jamais égalé, plusieurs cartes russes des Détroits et de la mer de Marmara furent ainsi copiées par des spécialistes anglais et français (Lebouteiller 2016). En tant qu'ottomaniste, je me suis également interrogé sur l'existence de tels transferts en direction de l'Empire ottoman. Aux yeux des spécialistes en effet, qu'ils soient ou non partisans des théories de la modernisation, les progrès scientifiques et techniques sont plutôt rattachés aux influences de Londres et de Paris qu'aux échanges avec Saint-Pétersbourg (İhsanoğlu 2004). La cartographie n'échappe pas à ce décalage : sur l'ensemble de la période ottomane, les ouvrages, cartes et atlas consacrés à la Russie occupèrent une part très marginale de la production géographique (İhsanoğlu 2000 : II, 635-636).
- 4 Partant, j'ai fait le constat d'une dissymétrie patente entre les deux pays : en Russie, une discipline scientifique avait été soutenue par des échanges nourris avec des spécialistes européens et portée par un projet géopolitique conçu dès la seconde moitié du XVIII^e siècle ; dans l'Empire ottoman, une pratique certes anciennes des cartes et portulans ne s'était que tardivement convertie (au milieu du XIX^e siècle) à des normes de mesure et de représentation à la fois systématiques et fiables, pour n'occuper qu'une place secondaire dans les programmes scolaires et les orientations politiques de la Porte. J'ai donc fait l'hypothèse que cette dissymétrie avait probablement conduit des spécialistes ottomans (militaires, ingénieurs, topographes) à s'approvisionner en cartes russes, ce qui expliquait en partie qu'il s'en trouvât plusieurs aux Archives ottomanes.
- 5 Je n'aurais pu mener mon étude au-delà de ces réflexions générales si je n'avais tenu compte d'un élément révélé par la lecture des cartes : plusieurs d'entre elles avaient été annotées en script ottoman. Parmi elles, figuraient au premier chef les cartes spécifiquement consacrées à l'Empire ottoman. Ce constat offrait des pistes de réflexion certes liées aux problématiques de transferts culturels, mais davantage conçues à la lumière de propositions théoriques formulées autour de la cartographie (Jacob 1992 ; Bord 2012). Les premières invitaient à étudier la carte comme représentation géographique et projection d'un imaginaire ottoman dans les espaces d'un pays voisin, la Russie, devenue l'Empire d'en face au XVIII^e siècle. Les secondes suggéraient de l'aborder comme artefact : il s'agissait de partir de la matérialité même des documents, imprimés mais également annotés, produits dans un pays mais exploités dans un autre,

afin d'envisager les modalités d'un transfaire⁶ à la fois topographique et toponymique. Telles sont les deux pistes que je voudrais suivre ici, mais en parallèle (la main de l'Ottoman qui a annoté ces cartes était reliée à un cerveau nourri d'un savoir et d'un imaginaire propres) et en interaction (pour l'historien, la carte devient le résultat d'une coproduction impériale). Au préalable, il me faut dire quelques mots du genre cartographique constitué dans chacun des deux empires.

I. Russie, Turquie : l'état de l'art (cartographique)

Russie

- 6 Le sujet est bien connu des spécialistes et a fait l'objet de nombreuses publications répertoriées notamment dans les ouvrages de référence de Kivelson (2006) et de Seegel (2012). Précisons seulement que la discipline cartographique connut dans la Russie du XVIII^e siècle un développement ancien et soutenu, placé sous le patronage impérial. Pierre le Grand mesurait pleinement l'utilité de l'instrument cartographique dans le cadre de son programme de réformes : en 1720, il émit trois décrets qui ordonnaient notamment à l'ensemble des ministères de mettre en œuvre des opérations de recensement cartographique, d'envoyer à cette fin des fonctionnaires dans les provinces et de recruter des experts européens. Coordonnée par Ivan Kirilovich Kirilov, l'entreprise aboutit en 1745 à la publication d'un *Atlas russicus* par l'Académie impériale des sciences (Seegel 2012 : 32-33). Dans les décennies suivantes, Catherine II fit dresser des cartes complètes des territoires conquis sous son règne. Dans la première moitié du XIX^e siècle, ses successeurs ordonnèrent l'envoi de spécialistes partout dans l'Empire, mais également dans les territoires voisins, afin d'y réaliser des relevés triangulaires aussi précis que possible. Le genre cartographique dépassait alors le cercle des seuls spécialistes et trouvait une place de choix dans les cercles scientifiques et les institutions militaires de Saint-Pétersbourg. Il était conçu pour nourrir la conception de manuels de classe et offrir des supports idéologiques et pratiques aux programmes d'expansion panslaviste. Peu avant sa mort, le cofondateur de la société précitée, A. A. Il'in, se réjouissait de voir ses cartes diffusées dans l'ensemble des gouvernorats de l'Empire (Seegel 2012 : 172).

Turquie

- 7 Parler de cartographie ottomane, c'est aussitôt évoquer la figure de Piri Reis⁷, l'un des Ottomans les plus célèbres des temps impériaux comme de la Turquie contemporaine, pionnier de la cartographie de l'époque moderne et auteur de ce que les géographes turcs se plaisent à présenter comme les « premières cartes » de l'Amérique (Afetinan 1974 ; Tekeli 1986). Il y eut un « avant et [un] après Piri Reis », pour reprendre le titre d'un ouvrage publié sous les auspices du gouvernement turc⁸. Il y eut un avant : aux XIV^e-XV^e siècles, les Ottomans manipulaient et composaient des cartes des forteresses qu'ils envisageaient d'assaillir ou des îles dont ils projetaient la conquête⁹. Ils se revendiquaient d'une prestigieuse et ancienne tradition islamique. Ils rattachaient les succès de leurs conquêtes méditerranéennes à la maîtrise de la « science de la mer » (*ilm-i derya*) dont ils savaient que leurs rivaux, génois et vénitiens, en étaient de meilleurs connaisseurs, et à la maîtrise des instruments de navigation, cartes et

portulans de toutes sortes. Du reste, de nombreuses cartes s'en tiennent à la description des littoraux et seuls les ports sont souvent indiqués comme toponymes.

- 8 Il y eut un après : les sultans encouragèrent à plusieurs reprises la rédaction d'atlas maritimes (Goodrich 1986). Mais cet après n'eut pas la même splendeur et il fut de moins en moins ottoman. Quatre hautes figures se détachent (Piri Reis, Matrakçı Nasuh, Ali Maçar Reis, Kâtib Çelebi) et la queue de la comète vient avec les quelques cartes imprimées par İbrahim Mütefferika. Mais les productions sont d'un nombre réduit : entre la mi-XV^e et la mi-XVII^e siècle, les savants et experts de la cour du sultan s'occupèrent principalement d'adapter les cadres de la géographie islamique à l'idéologie impériale, bien avant de porter leur regard sur les nouvelles représentations occidentales du monde¹⁰. Les collections du musée de Topkapı sont moins riches pour les XVII^e-XVIII^e siècles, malgré la multiplication de travaux menés par des spécialistes étrangers (Goodrich : 1993 ; Rispoli, 1994). Alors que la cartographie devint indissociable de la mesure et de ses appareils, pour leur part les Ottomans étaient pour leur part plus friands de montres ou d'horloges que de théodolites ou de goniographes. En vérité, leurs cartes demeuraient des projections, main levée, d'un espace imaginé plus que réel, inséré au sein de traditions littéraires variées et de représentations iconographiques entremêlées.
- 9 Il fallut l'impact des guerres successives et l'ampleur des défaites pour convaincre les sultans et leurs vizirs de se saisir de l'outil cartographique et de s'approprier des savoir-faire occidentaux. Abdülhamid I^{er} (1774-1789) fit comme Pierre le Grand : il sollicita la contribution d'experts étrangers ; des équipes françaises composées d'hydrographes, astronomes et graveurs constituèrent des cartes précises des détroits (Lebouteiller 2016 ; Hofmann, Vagnon 2016). Mais ni lui ni ses successeurs ne furent en mesure de remplacer ces derniers par des officiers ottomans formés sur place. Des atlas furent certes produits, mais ils ne répondaient à aucune des règles scientifiques alors en vigueur en Autriche ou en Russie. Des institutions furent conçues pour former des topographes : l'École du génie (*mühendishane-i berri-i hümayun*) en afficha l'ambition dans ses programmes (Beydilli 1995 : 59-60, 122, 146, 303) ; une école spécialisée fut créée en 1818 ; au sein de l'École impériale militaire fondée en 1834, une poignée de diplômés sortirent dans la spécialité d'officier cartographe (*harita subayı*) (Ülkekel 2009 : 13-15). À partir des années 1840, l'École navale dressa ses propres cartes maritimes, mais les officiers responsables dépendaient largement de l'Angleterre – la marine ottomane était pour celle-ci une « chasse gardée » (Panzac 2009 : 349) et une grande partie des cartes mises à la disposition des Ottomans étaient transmises par les services hydrographiques de Londres¹¹.
- 10 Cependant, la topographie et la géographie physique firent l'objet d'un intérêt croissant. Une cinquième section, créée à l'État-major en 1880, fut chargée de dresser des cartes d'Anatolie et des Balkans. Au tournant du siècle, des cartes murales se multiplièrent dans les salles de classe : la géographie figurait désormais en bonne place des programmes scolaires et la cartographie s'attachait à représenter les domaines impériaux d'un seul tenant et non plus situés à la marge des trois continents (Fortna 2005). Le travail scientifique progressait. En 1895, une commission cartographique fut fondée avec l'aide de spécialistes français. La triangulation de l'Anatolie par l'État-major débuta en 1896, avant que ne soit instituée une commission chargée de quadriller l'ensemble du pays en 1908. L'effort fut accentué lors du déclenchement du conflit mondial. Par le concours d'officiers allemands, des centaines de cartes terrestres furent

produites à partir de 1915 sur l'ensemble du territoire ottoman selon des règles scientifiques européennes (*Türk Deniz Müzesi* 2001 : 196-396). Cela dit, la première carte d'État-major turque ne fut publiée qu'en 1932 (Debarre 2016a : 314).

Réflexions sur un décalage impérial

- 11 Les raisons du décalage chronologique et des différences de diffusion de la cartographie entre la Russie et l'Empire ottoman sont multiples¹². Chez les Russes, la cartographie bénéficiait de l'appui des disciplines philologiques et géographiques solidement installées dans le paysage scientifique, du concours d'institutions académiques reconnues, telle la Société de géographie, et de l'intérêt croissant porté par plusieurs savants à la géologie ou à l'ethnographie (Berelowitch 1990). Elle s'appuyait sur des réseaux scientifiques et institutionnels engagés dans un programme concerté d'action impériale dessiné à partir du cadre national (*narodnost'*). La réputation des cartes russes dépassait les frontières : les cartes ethnographiques conçues par A. Rittikh et par les topographes d'Il'in furent dupliquées en Allemagne et en Europe centrale (Seegel 2012 : 175).
- 12 Chez les Ottomans, l'interdiction de l'imprimerie limitait la diffusion des cartes : la première carte imprimée date de 1724-25 ; le premier atlas imprimé date de 1803 et reste un cas isolé. Au milieu du XIX^e siècle, les Ottomans continuaient de produire des cartes aquarellées¹³. Ce fut à Paris et non à Istanbul que François Kauffer (v. 1751-1801) fit éditer en 1786 la carte de la mer de Marmara qu'il avait dressée dix ans auparavant¹⁴. La cartographie était l'affaire des spécialistes étrangers et, secondairement, des militaires ottomans qui les accompagnaient dans leurs expéditions. Longtemps imprécises, les cartes ottomanes n'étaient pas diffusées en Europe. Très peu nombreux furent les pachas formés à la topographie ou à la géographie, une exception notable étant Ali şerif Pacha, membre de la Société de géographie de Paris et auteur d'un *Nouvel atlas* (*Yeni atlas*) paru en 1868. Encore, son travail était-il partiel : il avait copié les cartes d'un atlas Hachette sans recourir aux techniques géodésiques et mathématiques qui avaient permis de les concevoir (Debarre 2016a). En vérité, plusieurs scientifiques allemands, tel Heinrich Kiepert, ne voyaient dans la cartographie ottomane rien d'autre que le résultat de copies de cartes européennes¹⁵. Il faut dire que la géographie suscitait un intérêt limité au sein des milieux scientifiques ottomans. À l'Université d'Istanbul, des cours de géographie ottomane et de géographie générale furent inscrits dans les programmes, mais dans la pratique ils ne furent enseignés qu'à partir de 1915. Quant à l'Institut de géographie (*Cografya Darülmesai*) créé cette même année sous les auspices de scientifiques allemands, il était le reflet institutionnel d'un processus engagé depuis un siècle (Dölen 2009 : I, 267, 276 ; II, 259, 277) : la « dépossession scopique du territoire ottoman » (Debarre 2016a : 318).
- 13 Désireux de rehausser le prestige de l'empire, le gouvernement ottoman développait les représentations territoriales dans le cadre des expositions universelles et des congrès scientifiques internationaux. En revanche, il tenait à garder secrètes les plus stratégiques d'entre elles, cartes à grande échelle et plans de fortifications notamment. Même le chef de la mission allemande nommé en 1885, Colmar von der Goltz, pourtant chargé de superviser les travaux de cartographie militaire en Anatolie, se plaignait des difficultés qu'il éprouvait à accéder aux cartes conservées dans les bureaux ottomans¹⁶. En outre, si le sultan Abdülhamid II entendait faire de la cartographie un support de la

réforme territoriale, les limites des circonscriptions administratives ne cessaient d'être modifiées. En sorte qu'aucune carte politique assez fiable et assez actualisée de l'Empire ne put être dressée qui eût servi de modèle du genre aux Ottomans, et encore moins à leurs alliés ou ennemis. Si des cartes précises furent établies, elles portèrent principalement sur Istanbul, les Détroits et les frontières disputées sinon défendues, en Grèce ou en Iran¹⁷. Les diplomates eux-mêmes manquaient de documentation cartographique, alors que nombre d'entre eux avaient à régler des problèmes territoriaux particulièrement épineux. À Athènes, le représentant de la Porte, Constantin Musurus, chargé de faire valoir les droits des ressortissants en Thessalie dans les années 1840, ne put mettre la main sur aucune carte des régions contestées par le royaume hellénique. Il dut faire appel à ses accointances londoniennes. Au Congrès de Berlin de 1878, les représentants ottomans se présentèrent à la table des négociations sans la moindre carte. Les diplomates anglais leur vinrent en aide en leur proposant les leurs.

- 14 Au-delà de raisons technologiques identifiables et d'interprétations culturalistes débattues (la différence du degré d'occidentalisation des élites impériales), la réflexion du décalage cartographique entre les deux pays doit se porter sur un autre terrain de réflexion : je suggère d'explorer le lien entre idéologie impériale, développement cartographique et projection dans un nouveau cadre national. D'un côté, l'idéologie impériale revendiquée depuis Ivan IV (1533-1584) investit au XIX^e siècle – la grande époque des atlas historiques – de nouveaux programmes d'action panslaves et déboucha sur les conquêtes de vastes territoires, certaines durables (au Caucase et en Asie centrale), d'autres plus éphémères (en Europe). 1867, année de l'exposition organisée sur le slavisme à Moscou, fut à cet égard un tournant : la « carte ethnographique des nations slaves », établie par M. F. Mirkovitch en 1867, marqua l'exportation du savoir cartographique russe en Bulgarie et devint le relais immédiat de cette projection dans un espace plus large, c'est-à-dire balkanique (Rizoff 1917).
- 15 Du côté ottoman, rien de tel. L'idéologie impériale fut tardivement formulée, moins affirmée, toujours secondaire : le sultan se disait empereur au sens de *padichah*, revendiquait l'héritage byzantin, vivait à Topkapı, auguste palais symboliquement situé entre la terre et le ciel, entre mers du sud et mers du nord. Mais il se trouvait à la tête d'un État qui se disait *devlet* et, dans la langue de cet État, n'employa l'expression « Empire ottoman » (*Osmanlı imparatorluğu*) qu'à la toute fin de son histoire. Si empire il y eut, celui-ci fut matérialisé par des territoires aux contours plus définis qu'on ne l'a souvent cru, mais qui se réduisaient peu à peu, autant que s'amenuisaient les espoirs de reconquête (Bouquet 2015b). De ces « domaines protégés » (*memalik-i mahruse*) que le sultan embrassait du regard, à partir de la « vue du monde » (*cihannüma*) que lui offrait le site de Topkapı et dont il s'était retiré au milieu du XIX^e siècle pour s'installer sur les rives du Bosphore, les hommes de sciences et de lettres tardaient à vouloir donner une représentation cartographique précise.
- 16 Au reste, la vision turque du monde au tournant du XX^e siècle fut marquée au coin par la constitution d'une turcologie transnationale (Szurek 2013) et l'institutionnalisation de la sociologie, moins par la diffusion de la géographie. Cette discipline intéressa un nombre croissant d'amateurs à l'époque jeune turque (Kreiser 2000). Mais aucun transfert culturel notable ne fut conduit au bénéfice de spécialistes européens. On comprend que les agents du sultan ne cherchèrent pas à mieux faire connaître des territoires convoités par des mouvements nationaux opposés : face au projet

macédonien des Bulgares, les spécialistes ottomans ne conçurent aucune contre-cartographie, alors qu'ils mesuraient pleinement l'enjeu des enquêtes ethnographiques du tournant du siècle, menées notamment en Asie centrale par les expéditions russes parties à la découverte des peuples turciques et des « runes » de l'Orkhon. Si imaginaire géographique il y eut, celui-ci se projeta dans des cadres ethniques faiblement territorialisés : le projet panislamique échafaudé sous le règne d'Abdülhamid II (1876-1909) visait des millions d'habitants qui n'étaient pas encore clairement identifiés dans leurs implantations. En 1921, Enver Pacha se lança à la conquête du Turkestan sans déterminer au préalable où celui-ci s'arrêterait et où lui-même s'arrêterait. Depuis plusieurs siècles, la Porte avait veillé à la consolidation du réseau défensif, matérialisé autour de « forteresses » (*kale*) gardées et entretenues à grands frais. Mais entre la guerre russo-ottomane de 1877-78 et la perte des provinces balkaniques de 1912-13, l'imaginaire impérial fut gagné par l'obsession de la perte des « membres fantômes » (Yerasimos 2005), avant le sursaut national glorifié ultérieurement par la propagande kémaliste. Ce fut le front de la guerre d'Indépendance qui fixa les limites, intangibles, d'un territoire à défendre et donc à connaître. À l'époque républicaine, la cartographie se déploya dans un cadre fixé une fois pour toutes, à la faveur d'une expertise militaire désormais professionnalisée (Ülkecul 1998).

Cartographier l'Empire d'en face : les Ottomans

- 17 Pour les Ottomans, la Russie ne fut jamais un espace à conquérir ou à dominer, mais une menace à contenir. État lointain concentré autour de la Moscovie dans ses premières décennies d'existence – le terme de « Rossiya » est improprement employé pour cette période dans la légende de la carte historique C14 (fig. 2) – il s'engagea dans une politique d'expansion dans le Caucase Nord dès le milieu du XVI^e siècle (Bennigsen ; Lemerrier-Quelquejaye 1986). Devenu frontalier de l'Empire à la fin du XVII^e siècle, son territoire s'étendait désormais aux limites de « l'Empire de Russie » (titre de la même carte C14, fig. 2). Le long des frontières ottomanes, polonaises et hongroises, des experts mesuraient l'utilité de dresser des cartes retraçant les manœuvres militaires des dernières batailles. Particulièrement menacée, la mer Noire – point névralgique du commerce ottoman et cœur de l'imaginaire stratégique impérial (Ostapchuk 2001 : 33-34, 95) – fit l'objet de la première carte éditée à Istanbul en 1724-25¹⁸. L'intérêt géographique des Ottomans portait avant tout sur des espaces anciennement tributaires : l'Ukraine figurait encore dans plusieurs cartes du XVIII^e siècle ; les pays Nogay étaient représentés dans une carte bilingue (ottomane et latine) datée de 1736¹⁹. Plus le sultan perdit le contrôle effectif et symbolique de la *mare nostrum* ottomane – le bain de Catherine II au lendemain de la guerre de Crimée est une image d'Épinal –, plus il s'attacha à en décrire les espaces, perdus encore plus que conservés²⁰. En voici un exemple.
- 18 Dans une carte de 1805-06 consacrée à la mer Noire en ses côtes (*sevahil*), les territoires placés sous la ferme « possession des Russes » (*Moskov zaptında*), sont nettement différenciés, signalés par une croix rouge. D'ouest en est, nous lisons : « çerkes » (« Tcherkesses »), « Tataristan-ı Kuman evvelki seferde Moskov'da kaldı » (« La Tartarie des Comans est passée sous contrôle moscovite lors de la dernière campagne »), « Tataristan-ı Nogay evvelki seferde Moskov'da kalmıştır 1185 » (« Les domaines des Tatars de Nogay sont passés sous contrôle moscovite lors de la dernière campagne en 1185 ») – les Ottomans indiquent rarement des dates sur les cartes, mais l'événement

est assez important pour y figurer – ; « Moskov'da kalan Bucak Tatarı yerleri » (« lieux des Tatars de Bucak dépendants de Moscou »)²¹. Au-delà, à l'ouest, nous lisons : « kita-i memalikle on sene mukaddem Moskov almıştır » (« Moscou conquiert cette partie des territoires dix ans auparavant »). Bref, la carte est historicisée. Elle différencie les territoires qui furent récemment conquis par la Russie de ceux dont le passé militaire était trop ancien pour être noté aussi précisément que dans la légende de la carte historique C13. À noter également le maintien de la désignation de « Moskov » en place de Russie, comme pour gommer le devenir historique de la Grande Russie, rappelée à son statut inférieur et non impérial, en dépit de la reconnaissance du titre d'empereur par le sultan à la suite de la paix de Belgrade de 1739. Du reste, la carte C14 (fig. 2) du corpus en rend compte : Pierre le Grand y est désigné comme le premier des « imperatorov ».

Fig. 2.



C14 : Carte historique de l'Empire de Russie à partir d'Ivan le Terrible jusqu'à nos jours, 55 x 35 cm. (BOA, HRT.0007)

- 19 Puisqu'au fil des décennies le voisin russe agrandit ses possessions et se fit plus menaçant, la Porte dut se figurer celui-ci au-delà de la mer Noire. Il fallut représenter les « pays » (*bilad*)²² russes, en sus des « bilad-ı Hind » (le sous-continent indien) ou « bilad-ı Arab » (pays centrés sur la péninsule arabique). Ces « pays » furent davantage assimilés au fil du temps à des « territoires » (*memalik*)²³, sans être pour autant décrits, dans le détail des cartes, avec plus de précision. Puisque les Russes conquièrent également des régions centrasiatiques, il fallut porter un intérêt renouvelé à des peuples anciennement connus. La Russie, de septentrionale, devint orientale. Le déplacement du regard ottoman vers son voisin fut d'autant plus accentué par la suite (dans la seconde moitié du XIX^e siècle) qu'il coïncida avec le découpage eurasiatique en vigueur dans la cartographie européenne²⁴. Dans les cartes qu'ils dupliquèrent autant que dans celles qu'ils copièrent, les Ottomans distinguèrent à leur tour « la Russie d'Europe » (ou ce qu'ils appelaient à l'inverse « Europe de Russie » (*Avrupa-yı Rusya*, C4, fig. 3), de la « Russie d'Asie », séparée par une ligne clairement tracée, partant de la

Crimée, de l'est de la mer d'Azov pour remonter jusqu'à la Nouvelle Zemble. Dans certains cas, la Russie était désignée à la fois comme espace du « continent asiatique » et partie du « continent européen » ; dans d'autres, le terme « Russie » fut tracé sur toute la longueur d'est en ouest²⁵.

Fig. 3.

T.C. BAŞBAKANLIK OSMANLI ARŞIVI DAİRE BAŞKANLIĞI (BOA) ©



C4 : Asie : carte politique, 34 x 28 cm.
(BOA, HRT.0007)

Cartographier l'empire d'en face : les Russes

- 20 Pour la Russie, l'Empire ottoman devint au XVIII^e siècle un espace à conquérir et à cartographier. Selon l'interprétation russe des dispositions du traité de Küçük Kaynarca en 1774, les sujets ottomans orthodoxes passèrent sous la protection du Tsar (Davison 1976). Dès lors, il importait de les situer. La route des navires russes vers les mers chaudes devait nécessairement emprunter les territoires ottomans – ce fut le projet d'un isthme bulgare, avorté au Congrès de Berlin en 1878. Des années 1830 à la guerre de Crimée, puis de nouveau dans les années 1870, les Russes imposèrent à la Porte leur vision géographique des domaines ottomans autant que leur prééminence militaire. Ainsi la carte qui servit de base au tracé de la frontière du pachalik d'Ahiska en 1831 fut réalisée par les services russes (fig. 4). Signée par les deux parties, elle ne fut pas même traduite en ottoman²⁶.

Fig. 4.



Carte du pachalik d'Ahiska établie en 1831 lors de la délimitation de la frontière entre la Russie et la Turquie, 64 x 57 cm.

(BOA, HRT.0185)

- 21 Précieux auxiliaires de la politique ottomane de leur pays, les cartographes sollicités par Saint-Pétersbourg s'appuyèrent sur les services de la chancellerie et le soutien de dignitaires russophiles (ou anglophobes si l'on préfère), tel Nedim Pacha, grand vizir en 1871-72 et 1875-76, qui n'était pas appelé Nedimov sans raison. Dans le sillage de militaires et d'espions, ils se virent offrir les moyens d'enrichir leur savoir : à la suite des guerres de 1768-74, 1829-31, 1853-54 et 1877-78, ils procédèrent à de multiples relevés topographiques²⁷. Une fois les trêves négociées et les paix signées, ils s'efforcèrent d'entreprendre des relevés, malgré les obstacles posés par la Porte (Bulatov 2000). Ils coopérèrent à plusieurs reprises avec les autorités ottomanes, tantôt contre un ennemi commun, tantôt autour d'objectifs de politique navale ou commerciale convergents. Au lendemain de l'opération navale conjointement menée contre l'occupation française de Corfou en 1799, Russes et Ottomans dressèrent ensemble la carte de l'île et de ses environs (Ülkeul 2009 : 45-46). Sous le règne de Mahmud II (1808-1839), la Porte accueillit sur son territoire plusieurs missions nautiques dont les résultats profitèrent aux deux parties : une meilleure connaissance des fonds marins et des littoraux permit aux flottes de mieux naviguer. À la suite des repérages effectués par le capitaine Egor Manganari en 1828-36, puis en 1845-48, des topographes russes établirent des cartes du Bosphore, de la mer de Marmara et de la mer Noire. Dressées sous l'étroit contrôle du gouvernement ottoman, ces cartes étaient à la fois remarquablement précises (premières coupes des rives, premiers relevés des fonds marins) et partielles (les indications terrestres étaient limitées aux littoraux) (Schubert 1858 : 10-11, 139 ; Lebouteiller 2016)²⁸.

- 22 De même, la politique de reconquête et de centralisation territoriale ottomane engagée sous les *Tanzimat* (1839-76) coïncida avec le développement des programmes scientifiques russes. Portés par le dynamisme de leurs géologues, des experts venus de Saint-Petersbourg organisèrent des missions topographiques dans les provinces. Un atlas de la mer Noire fut publié en 1841 par Nicolaev. Au milieu du XIX^e siècle, le naturaliste Tchihatcheff sillonna l'Anatolie quatre ans durant. Son travail de relevés produisit des résultats considérables (Tchihatcheff 1867). Ce que les Russes gagnèrent en découvertes scientifiques – des relevés jamais effectués par de précédentes missions étrangères –, les Ottomans le gagnèrent en maîtrise de leur espace. Certes, les seconds avaient de pressantes raisons politiques de se rapprocher des premiers. Ils furent néanmoins soucieux de ne pas s'aliéner leurs alliés, ceux-là même qui les avaient soutenus contre les ambitions de Muhammad Ali et qui firent ensuite rempart contre les projets expansionnistes de Nicolas I^{er}, à savoir les Anglais. Ce soutien eut un prix : le contrôle de Londres sur le devenir de la marine ottomane. Il eut des avantages : les services hydrographiques anglais, très riches en cartes produites partout dans le monde, s'ouvrirent aux Ottomans, à commencer par celles qu'Istanbul n'aurait pu obtenir de Saint-Petersbourg : des cartes de la Russie²⁹.
- 23 La priorité de l'intérêt cartographique ottoman restait la mer Noire : une grande partie des cartes russes transmises à l'Amirauté ottomane (conservées aujourd'hui au Musée d'histoire navale d'Istanbul) lui étaient consacrées. Mais l'intérêt pour la Russie s'élargit, bien au-delà de la mer Caspienne, à la mesure de l'Empire dans son ensemble : l'administration de pilotage (*baş kılavuzluk idaresi*) s'approvisionna en cartes russes sur l'ensemble des littoraux, de la Baltique à l'océan Arctique ; sans négliger des cartes à grande échelle de territoires pourtant éloignés de l'Empire ottoman, telles les îles Kuzov (1/21.000) ou la péninsule Medinsky (1/16.800)³⁰ : cet intérêt croissant fut autant dicté par le choix du rapprochement avec l'Allemagne engagé dans les années 1880-90 qu'il procédait de l'élargissement de la vision géopolitique ottomane à l'échelle du globe – des officiers d'État-major suivirent la guerre russo-japonaise de 1905 avec la plus grande attention, au point de dresser des cartes des zones du conflit.

*

- 24 Concluons cet examen des traditions cartographiques russe et ottomane. Dans chacun des deux empires, la cartographie fut un instrument de politique de domination. Mais elle fut également un terrain de collaborations et d'échanges scientifiques. En matière de cartographie comme ailleurs, il faut souligner la « multi-directionnalité des flux de connaissance qui s'hybridaient dans [chacun des] Empire[s] » (Debarre 2016a : 297). Pour son manuel nautique, Piri Reis s'était inspiré de portulans italiens et autres ouvrages européens. Au milieu du XVII^e siècle, Kâtib Çelebi avait nourri son *Cihannüma* de la lecture de cartes européennes (Hagen 2003). Le travail de François Kauffer marqua un tournant d'importance comparable. Ce Français, premier scientifique à avoir réalisé une triangulation d'Istanbul et du Bosphore, employé par les Ottomans au renforcement de forteresses en mer Noire, fit probablement bénéficier les cartographes saint-petersbourgeois de ses expertises (Frumin 2011, 2016). La carte était un instrument nautique indispensable. Elle se prêtait tout particulièrement au partage des savoirs : dans le cadre des travaux de triangulation de la mer Noire, la Porte mit ses instruments de mesure à la disposition des experts russes. Elle offrait un espace adapté à l'articulation de modèles préexistants : les cartes de l'État-major ottoman conservèrent ainsi l'échelle des cartes russes (1/210 000) et les repères géodésiques des

cartes autrichiennes, tout en adoptant les unités de mesure anglaises (explicitement citées dans notre corpus de carte). Mais la cartographie fut autre chose que le seul support d'un transfert d'informations entre deux empires. Elle fut le lieu matérialisé de transferts toponymiques et topographiques dont Kauffer avait été un pionnier : dans son exil en Russie, il avait emporté avec lui des cartes conçues d'abord pour les Ottomans (transfert) ainsi que des cartes françaises annotées en turc et traduites en partie en russe (transfaire) (Frumin 2016 : 100-101). Un siècle plus tard environ, un officier ottoman renouvela l'opération mais inversa l'ordre du transfert (les cartes avaient été conçues par et pour des Russes) et du transfaire (les cartes furent traduites du russe et annotées en turc). C'est ce que je voudrais à présent montrer à l'aide du corpus retenu.

II. Transfaire : cartes de l'autre, cartes pour soi

- 25 Les cartes ont été présentées plus haut en tant que productions russes imprimées. Évoquons à présent l'opération manuscrite dont elles furent l'objet côté ottoman. Une seule et même plume vient annoter à l'encre noire chacune des seize cartes du corpus – ce qui étaye l'idée que les cartes proviennent du même ensemble, du même atlas. Aucune précision n'est donnée sur la datation des annotations pas plus que sur l'identité de leur l'auteur. Il est très probable qu'il s'agisse d'un militaire. En effet, un nombre important de dictionnaires géographiques, d'atlas et de manuels de cartographie sont alors traduits ou rédigés par des officiers, pour certains d'entre eux publiés par les presses de l'École de guerre et destinés aux écoles militaires préparatoires (*rüşdiye* et *idadi*). Citons les ouvrages de Hüseyin Bey (1887-1888), Ali Cevad (1893-1899), Ali Tevfik (1898), M. Nasrullah, M. Rüşdü et M. Eşref (1907). À l'École militaire, Ali şeref traduit des cartes d'Heinrich Kiepert, ordonne la préparation de cartes murales scolaires et – fait plus important encore pour nous – réalise de nombreuses compilations d'atlas (Günerngun ; Üçsu 2016a : 163). Notons par ailleurs qu'il le fait à une époque où le russe est désormais enseigné dans cette institution. Si notre scribe n'est ni Ali şeref ni l'un de ses collègues, mais exécute son opération quelques années plus tard, dispose-t-il dans son bureau du dictionnaire russo-turc d'Ahmed Sedad publié en 1909 ou de l'atlas de poche d'İbrahim Hilmi paru en 1907 ? Connaît-il une autre langue, le français, l'allemand ou l'anglais, qui l'aiderait non seulement à traduire du russe vers le turc, mais lui permettrait en outre de croiser des corpus cartographiques de plusieurs pays, d'utiliser par exemple les cartes fournies par von der Goltz au bureau cartographique du département d'État-major (Günerngun ; Üçsu 2016a : 169) ?
- 26 S'il n'est pas russisant lui-même, il est sans nul doute assisté d'un collègue capable de déchiffrer l'alphabet cyrillique, qui comprend à l'évidence le sens des abréviations (« ob. », pour *oblast*) et parvient à identifier les nomenclatures de l'administration territoriale (il fait correspondre « vilayet » (gouvernorat général) à « gub. » (*guberniya*) et « eyalet » (province) à « ob. »). À noter que chaque carte administrative fait l'objet d'un commentaire réduit du thème et du contenu de celle-ci. Les légendes semblent être comprises (C2, fig. 11), les notions employées également. Quand il est question d'« Europe générale » (« Umum Avrupa », C5, fig. 5), on voit bien qu'il est fait référence au domaine de la « géographie générale » (*coğrafya-ı umumi*), par opposition à ce que les spécialistes ottomans de l'époque désignent sous la notion de « géographie ottomane »

(*coğrafya-ı osmani*)³¹. Quand le scribe situe un Turkestan ancien en sa partie occidentale (« Tūrkesta[n]-ı kadimin kısım-ı garbisi »), sans doute l'oppose-t-il à un Turkestan oriental, comme il est d'usage de le faire dans les traités de géographie historique ottomans.

Fig. 5.



C5 : Europe : carte physique, 34 x 27 cm.
(BOA, HRT.0007)

- 27 Néanmoins, sa méthode n'est pas à proprement parler celle d'un géographe professionnel. Il intitule la carte des reliefs de l'Asie non pas « fiziki »³² (équivalent du terme « physique » repris dans les cartes russes), mais « carte des montagnes » (traduction probable de « carte orographique »). De même, la carte des reliefs européens (C5, fig. 5) est présentée « avec chaînes de montagne » (« ma silsile-i cebil »). Enfin, plutôt que d'intituler telle carte politique « carte des États », il note symétriquement « carte de l'Asie sans montagnes » (C4, fig. 3). En vérité, la logique des annotations semble aléatoire. Sur la carte C1 de l'hémisphère occidentale, le scribe n'annote presque rien sauf le détroit de Béring. Il pourrait indiquer bien des archipels, mais s'en tient à l'île de Guinée. Alors qu'il note le « continent européen » et le « continent asiatique », entre les deux, il signale la présence de Scythes (« iskit »). Pourquoi cette désignation plutôt qu'une autre ? Comprenne qui pourra. Ailleurs, il lit Laos-Siam et note « Siam » (C4), traduit « Bieloudjistan » par « Balucistan », mais « Afghanistan » par « Afgan » (Afghan) (C4). On pourrait presque croire à un mauvais élève de classe de géographie capable de ne remplir qu'une partie du fonds de carte remis par son professeur, lorsqu'on le voit se servir d'une carte des reliefs (C7, fig. 8) – dépourvue de tracés de frontières politiques, donc – pour annoter les noms des territoires qu'il identifie. Bref, il cherche à se situer lui-même plus qu'il ne semble avoir

pour ambition de poser les bases d'un atlas bilingue qui pourrait servir à d'autres que lui. Il n'a rien de ces savants qui se posent mille questions sur la bonne manière de noter les toponymes, tel Tchihatcheff (1866 : XI-XII). Sauf erreur de ma part, ce type de réflexion se pose plus tardivement, à l'époque républicaine, alors que désormais l'alphabet en caractères latins offre la possibilité de reconstituer plus fidèlement la phonétique des toponymes étrangers – sur telle carte, la Rochelle devient « Laroşel » (Dağtekin 1983 : 25). Loin cependant de ne suivre aucune méthode, notre scribe oscille entre plusieurs transfaires. Une partie d'entre eux rappellent les phénomènes de rétrotraduction toponymique (de l'ottoman vers les langues européennes et de nouveau vers l'ottoman) repérés dans le cadre l'enquête pionnière conduite par K. Kreiser (1975).

Fig. 6.



C1 : Les hémisphères ; oriental ; occidental, 32 x 23 cm.
(BOA, HRT.0007)

Transfaires de langue : essai typologique

Traductions

- 28 Des expressions sont traduites mot à mot, complètes ou abrégées (je citais le cas d'« ob. » : oblast). Une partie d'entre elles ne le sont pas en tant que vocables russes, mais en tant que catégories d'une géographie académique qui impose des notions dans plusieurs traditions nationales constituées. Les Ottomans traduisent par « Europe centrale » (*Avrupa-yı vasita*, C6, fig. 7) une notion spatiale que les Russes partagent avec les géographes occidentaux : comme eux, ils caractérisent les Balkans comme une « péninsule » (*şibh ceziresi*, C8, fig. 1). Cela dit – et sur ce point, il en est des Ottomans comme il en est des Russes –, chacun désigne sa capitale comme il l'entend :

« Konstantinopol' » devient « Dersaadet » (C6). Chacun a des manières propres de nommer des villes (Atina plutôt qu'Aphinii, C6), des territoires (« Bugdan » plutôt que « Moldavia »), ou des pays (« Yunan » plutôt que « Gretsia »). Les Russes font ainsi usage d'une distinction (« Roumelia » pour Roumélie orientale ; « Roumilia » pour Roumélie, partie européenne de l'Empire, C7, fig. 8 ; C8, fig. 1) que les Ottomans n'emploient pas.

Fig. 7.



C6 : Europe : carte politique, 34 x 27 cm.
(BOA, HRT.0007)

- 29 Chacun a son histoire. La mer Adriatique est le nom adopté par les Russes qui n'ont pas eu l'occasion de beaucoup la parcourir. Malgré l'effacement progressif de la Sérénissime, elle reste pour les Ottomans la « mer de Venise » (« Venedik denizi », C7, fig. 8). Les agents du sultan n'ont pas plus de raisons de désigner autrement des entités géographiques qui, si elles devenaient russes, portaient des noms différents de ceux qu'ils avaient adoptés avant la conquête : il est logique que la « mer Caspienne » reste « Bahr-ı Hazer » (C5, fig. 5), désignation habituelle pour différentes périodes – la transcription littérale (« Bahr-ı Kazpin ») est une autre option, non suivie ici. Ces fleuves dont les Ottomans ont dominé les estuaires et une partie des bassins, ils ont leurs propres manières de les nommer : ainsi en est-il du Don (« Ten »), du Dniestr (« Turla ») ou du Dniepr (« Ozu suyu »). À l'inverse, plutôt que de désigner la mer d'Aral, lointaine et inconnue, par une expression employée par les plus proches Iraniens (*Bahr-ı Harezm*), le scribe s'en remet à une traduction directe du russe (« Aral gölü »). J'en viens à une seconde catégorie.

Fig. 8.



C7 : Carte physique de l'Europe centrale, 49 x 41 cm.
(BOA, HRT.0007)

Ajouts et projections

- 30 Des termes sont ajoutés qui relèvent de conceptions géographiques propres aux Ottomans. La notion de *kita* est tout à la fois employée au sens de continent (Europe), de sous-continent (Australie) ou d'hinterland (*kita-ı memalik*). Ce territoire peut également être insulaire : « O. Nipon », « île du Japon » (et non archipel) en russe devient « Nipon kıtası » (C4, fig. 3). En fait, *kita* est dans bien des cas pris au sens étymologique de partie : partie d'un territoire, de la Chine (« Tibet kıtası », Tibet) ou de l'Inde (« Birma kıtası », Birmanie). De même, les annotations reflètent certaines des traditions diplomatiques ottomanes : alors que la Suède et la Norvège sont mentionnées séparément mais forment un seul et même État sur la carte russe (C6, fig. 7), le scribe ottoman les désigne ensemble comme « territoires suédois » (« İsveç memaliki ») : sans doute faut-il y voir le reflet de l'importance que les Ottomans accordaient à la Suède, partenaire diplomatique privilégié depuis le XVIII^e siècle.

Omissions et sélections

- 31 Le transfaire est restreint et sélectif. Les cartes du corpus comptent des centaines de toponymes. Seule une minorité d'entre eux sont notés. La plupart des toponymes ottomans sont omis, à l'exception de l'Égypte, du Kurdistan, de l'Anatolie (C3, C4 fig. 3) et de zones balkaniques. Sans doute le scribe cherche-t-il à identifier des lieux étrangers plus que des espaces intégrés à l'Empire et bien connus de lui. Mais il ne note pas par hasard des territoires qui font alors l'objet d'une politique d'intégration accrue

(Kurdistan) et que les Ottomans s'efforcent de conserver, au moins nominalement, sous leur autorité : l'Égypte, que les cartes de la fin de l'époque continuent de désigner sous le terme de province (*eyalet* ; Fortna 2005 : 28), reste une partie (*kita*) de l'Empire (C4). Autre point, important, la visée est territoriale et très secondairement urbaine. Si la plupart des capitales sont indiquées dans les cartes européennes (C6, fig. 7) et russes (C16, fig. 9), elles ne le sont pas pour les parties asiatiques, y compris les plus considérables (Pékin ou Tokyo). L'intérêt porté aux villes du territoire russe est restreint et aléatoire (« Buhara », Boukhara, C4). Enfin, des territoires qui étaient notés dans les cartes précédentes de la mer Noire du XVIII^e siècle ne sont pas signalés, tel l'Ukraine³³.

Fig. 9.



C16 : Russie européenne : carte orographique, 47 x 54 cm.
(BOA, HRT.0076)

- 32 Au total, si le scribe ottoman ne semble suivre aucune méthode, ses annotations ne sont pas dénuées de certaines logiques. L'espace toponymique qu'il reconstitue porte en lui une appréhension du territoire de l'autre, reflet d'une culture qui articule le même et le proche, le lointain et le nouveau.

Le même, le proche, le lointain, le nouveau

Le même

- 33 Autrement dit l'espace de l'autre, désigné à partir de son propre espace et de ses propres catégories. Les cartographes russes développent des distinctions terminologiques sans équivalent ottoman (j'ai cité le cas de « Roumelia/Roumilia », C8, fig. 1), de même qu'ils tardent à valider de nouvelles désignations (absence de trait

d'union à Autriche-Hongrie, taille supérieure de la typographie pour le premier terme, C8, fig. 1). De son côté, le scribe ottoman ne cherche pas à actualiser les notions employées, ainsi lorsqu'il mentionne l'ethnonyme « Çud » (Chud, C16, fig. 9) associé aux peuples finnois du XVIII^e siècle. La pratique est courante : dans le premier atlas imprimé sous le règne de Selim III (1789-1807), figure une carte intitulée « Memalik-i Osmaniyye'nin aktâr-ı şimaliyesi haritası » : la Russie est intégrée à « la carte des régions septentrionales des territoires ottomans » (Özdemir 2008 : 191-192). Le scribe pousse l'ottomanocentrisme jusqu'à rattacher les courants océaniques mondiaux à l'espace maritime, voire littoral, de l'Empire (« Basra », « Ceddah », « Ak Deniz », mer Méditerranée, C2, fig. 11). Cette vision centripète fait néanmoins place à une conception commune de l'espace : « Ust Yurt » renvoie à la même localisation sur la carte du plateau situé en Asie centrale. Elle délimite des zones de contact entre soi et l'autre : l'indication « Sibérie occidentale ou Turkestan nord-occidental » (« Siberya-ı garbi yahud şimal garbi Turkestan ») dessine un espace commun. Mais un transfaire ethnographique (au sens de mise en forme graphique d'ethnonymes) est opéré par le scribe ottoman : le territoire qu'il envisage est celui de peuples certes également identifiés par les Russes (les Kirghizes au nord-est de la mer Caspienne, les Turkmènes au sud [C12, fig. 10]), mais rappelés à leur identité turcique : les « Kirgizii » en russe deviennent « Kirgiz Türkleri » en ottoman (C16, fig. 9), en liaison possible avec les progrès de la connaissance turcologique dans les deux empires (Szurek 2013).

Fig. 10.



C12 : Carte de l'Empire de Russie : carte physique, 55 x 35 cm.

(BOA, HRT.0007)

Le proche

- 34 La Russie est représentée dans son voisinage. C'est le monde d'en face : dans des cartes ottomanes, il est d'usage de faire figurer les « territoires russes » (« memalik-i Rusya ») comme symétriques des « territoires anatoliens » (« memalik-i Anadolu ») (Özdemir 2008 : 216-217)³⁴, lesquels incluent l'Arménie : dans la seconde moitié du

XIX^e siècle, la désignation « Ermenistan » est définitivement expurgée des rééditions de Kâtib Çelebi. Des projections idéologiques anciennes, antérieures au XVIII^e siècle, prévalent : autant, dans la carte russe C3, la Russie est désignée comme impériale plus que nationalement russe (il est bien question de « Rossijskaâ Imperiâ »), autant le statut impérial est reconnu à la Chine dans plusieurs cartes (« Kitaijskaâ Imperiâ », C3, C4 fig. 3), autant le scribe ottoman pratique l'exclusive terminologique, prolongeant une tradition parfaitement ottomane – Soliman le Magnifique ne désignait-il pas son rival Ferdinand comme « roi de Vienne » ? Les seuls « domaines impériaux » sont les « memalik-i şahane » (C6 fig. 7, C7 fig. 8). Quand il s'agit de désigner la Mongolie, l'Empire de Chine est la « Chine », ou « l'État chinois » (« Çin hükümeti »). Quant à l'Empire de Russie, il couvre les « kıta-ı Rusya », « Rusya memaliki » ou « memleket-i Rusya », à l'instar des « memalik-i Almanya ».

Le lointain et le nouveau

- 35 La cartographie ottomane a fait sienne l'existence d'un « nouveau monde », identifié par des savants du XVI^e siècle sous la désignation d'« Indes occidentales » (*Hind-i Garbi*, Goodrich 1990). Comme par le passé, il est associé à l'Amérique. Le scribe ne prend pas la peine de rendre compte de la distinction de la carte C1 (« Amérique du Nord » et « Amérique du Sud », fig. 6), laquelle prévaut pourtant dans des cartes ottomanes de l'époque (Amerika-ı şimali ; Amerika-ı cenubi)³⁵. À ses yeux, l'Amérique est un « continent » comme l'est l'Australie (« Amerika kıtası », « Avustralya kıtası ») : deux parties (autre sens de *kıta*) du « nouveau monde » se font face de part et d'autre du Pacifique, « le grand océan » par excellence (*Bahr-i muhit-i kebir*), dans la langue turque comme dans d'autres (Blais 2005). Cette vision est ottomane depuis plusieurs siècles. C'est celle d'un monde lointain et peu connu. Mais elle intègre les proximités d'une mondialisation nouvelle et d'une actualité récente. Si en effet la Nouvelle Guinée – annotée – fait l'objet d'une attention particulière, peut-être est-ce lié à la création du protectorat allemand en 1884 ? Les perceptions impériales de l'espace intègrent les développements du fait colonial autant que les orientations diplomatiques engagées à la fin du XIX^e siècle : dès lors que l'État ottoman se rapproche de l'Allemagne et envoie au Japon sa frégate Ertuğrul – emportée par un typhon en 1890 aux abords de Kobe, l'épisode connaît un écho international –, il lui faut élargir les cadres de ses connaissances à la mesure du monde en train de se faire.

des mesures de sédentarisation qui leur sont imposées plusieurs d'entre elles conservent une forte mobilité (Kivelson 2006 ; Kasaba 2010).

- 37 Distinct de ce premier usage du terme *kabile*, un autre consiste à identifier des catégories « anciennes » (« kabail-i kadime »). Trois sont en particulier distinguées en C16 (fig. 9) : les « Turcs », les « Finnois » et les « Slaves ». C'est une façon de découper l'espace comme on le fait dans les sciences humaines d'alors. Dans des cartes russes des années 1870, Aleksandr Rittikh divise le territoire impérial entre *plemena* mutuellement exclusives (Seegel 2012 : 174). À partir de la tripartition envisagée, peut-être le scribe imagine-t-il des déclinaisons et des recoupements à partir des *kabile* précédentes, au-delà de leur ancienneté, leur obsolescence – *kadim* peut avoir également ce sens –, du moins leur transformation en d'autres types de populations ? Ainsi peut-on concevoir qu'il rattache à la désignation générale de *Türk Kabilesi* plusieurs sous-groupes désignés, tel celui de « Kirgiz Türkleri » (C16), que sa géographie historique mentale envisage les Russes comme des (descendants de) Slaves et les Turcs de Russie comme des descendants des Turcs des siècles « anciens ». Pareille vision – à supposer que le scribe se formule les choses ainsi, ce qui reste à prouver – correspondrait aux lectures ethnolinguistiques alors à l'œuvre en Europe, en Russie, mais également en Turquie. On sait que la fin du XIX^e siècle est marquée par le développement des identifications ethniques au sein des sociétés géographiques européennes : dans sa carte du Caucase, Élisée Reclus identifie « Kalmouks », « Turcmènes » ou « Kourdes » au sein de groupes ethnolinguistiques divers (Reclus 1880-81 : 62-63) – plusieurs d'entre elles sont du reste indiquées en C16 (fig. 9). À Istanbul, des intellectuels ottomans engagent une lecture ethnolinguistique du nom « türk ». Dans son *Lehçe-i Osmani* de 1876, Ahmed Vefik « enrachine chez ses lecteurs le sentiment nouveau d'une parenté culturelle des Turks, depuis les Balkans jusqu'à l'Asie centrale » (Szurek 2013 : 403). Et celle-ci passe par la langue. Or où le scribe fait-il figurer la mention linguistique de « Türki kabilesi », autrement dit de groupes de langues turques (rattachés aux *elsine-i türki*, pour reprendre la terminologie du même Ahmed Vefik [2000 : 2]) ? Au nord de la mer Noire, à l'ouest de la mention « Türkesta (sic) kadimin kism-ı garbisi », elle-même située au nord de la mer Caspienne. Loin d'être tribale, la notion de *kabile* se fait ici ethnolinguistique.
- 38 Le troisième usage du terme *kabile* est politique et territorial, davantage localisé dans l'espace de la carte à l'aide des toponymes russes. En C16 (fig. 9), il est ainsi question de « Pomoranya kabilesi ». Si l'on se reporte au dictionnaire de şemseddin Sami (1899-1900 : 480, 1051), on voit que le lexicographe caractérise aussi *kabile* comme « cemaat » (au sens général de rassemblement de personnes en un lieu (« bir yere toplanmış insanlar »), « présidée par un chef » (« bir reisin taht-ı riyasetinde »). Peut-être le scribe se figure-t-il ces espaces comme autant d'unités politiques et territoriales, sur un mode comparable aux *plemena* yougoslaves, catégorie sub-nationales intégrées à un ensemble politique plus vaste (Troch 2012) ? À la manière du même şemseddin Sami (1996 : 1561), dans son *Dictionnaire des noms propres* cette fois-ci, il considère simplement la Poméranie comme « un territoire de la Prusse » (« Prusya'nın hıttası »), laquelle Prusse, également qualifiée de *kabile*, relève à juste titre de l'Empire allemand (« Almanya memaliği », C 6).

Conclusion : transfaires et coproductions

- 39 Que s'est-il passé dans ce bureau d'Istanbul ou, qui sait, dans cette caserne d'une ville de garnison proche des frontières russes, le jour où un officier ottoman s'est mis à annoter les cartes d'un pays qu'il ne connaissait peut-être pas, pays vu de loin (le territoire comme représentation), mais pays vu de près (la carte comme outil d'observation) ? Que s'est-il produit dans la tête de cet Ottoman ? Un double transfaire. Ces cartes furent imprimées dans un pays. Elles furent lues, manipulées et annotées dans un autre. Ces cartes furent produites par une société savante privée. Elles furent acquises et, je dirais sans jeu de mot, re-produites par une autorité politico-militaire. L'analyse de ce « processus de traduction et de coproduction [de cartes envisagées ici comme] vecteurs normatifs et matériels du politique » (TRANSFAIRE 2012) est complexe, et je n'ai pu qu'en esquisser le cadre, car elle exige d'étudier en parallèle et en interaction deux cultures géographiques particulières. Pour le dire dans la perspective optée dans ce numéro de *l'EJTS*, il s'agit d'aborder à la fois les termes (Russie, Empire ottoman) de la relation et la relation (scientifique, technique, politico-militaire) qui se noue entre les termes.
- 40 La réflexion proposée dans la première partie de l'article aura permis de retracer les grandes lignes de deux expériences parallèles. Au-delà de quelques figures marquantes mais isolées tel F. Kauffer, il semble que les transferts culturels en matière de cartographie aient été particulièrement inégaux entre les deux empires. Cette hypothèse aura été nourrie par le constat de plusieurs dissymétries : l'avancée de la géographie russe sur la géographie ottomane qu'une lecture partielle de l'historiographie semble valider – peu de travaux comparés portent sur le sujet. Les géographes de Saint-Petersbourg avaient plus de raisons de chercher à connaître les territoires des Ottomans que leurs homologues (moins nombreux et moins qualifiés) de la Sublime Porte n'en avaient d'embrasser les vastes étendues de l'empire de Russie : les premiers étaient partie prenante d'un projet géopolitique qui visait directement l'intégrité des domaines du sultan, alors que les seconds étaient davantage (et surtout moins directement) associés à la mise en œuvre d'une politique d'administration territoriale. Côté russe, les cartes étaient le fruit d'un savoir accumulé par des générations de cartographes, géologues, ethnographes et savants de tous ordres. Côté ottoman, elles donnèrent lieu à la projection d'une culture impériale mais dont les cadres scientifiques étaient plus récemment dessinés, alliage d'une géographie historique nourrie d'une approche ethnoлингistique en cours d'élaboration (Szurek 2013) et d'une technicité militaire pécuniaire de géopolitique d'inspiration allemande.
- 41 Bref, ces cartes ouvrent un espace d'observation d'une saisie de l'autre et d'une appréhension de soi-même. Côté russe comme ottoman, elles portent la marque d'une normalisation des pratiques cartographiques, mais également d'une coexistence de perceptions différentes de l'espace. Elles s'inscrivent dans une entreprise de traduction engagée à la fin du XVIII^e siècle, mais ressemblent en partie aux vastes opérations coloniales de la fin du XIX^e siècle et s'articulent à l'actualité géopolitique de l'avant-veille de la Première Guerre mondiale (Blais et al. 2011). Elles sont le lieu de transferts culturels et scientifiques, mais sont à analyser comme « matières à transfaire » topographique et toponymique : instruments de mise en forme de codes anciens et témoignages de conceptions géographiques ottomanes certes, mais également résultats matériels d'une coproduction impériale.

BIBLIOGRAPHIE

- Abdurrahman şeref (1884-86). *Coğrafya-ı Umumi*, Istanbul, Mahmud Bey matbaası; Karabet ve Kasbar matbaası.
- Afetinan, Ayşe (1974). *Piri Reis'in Hayatı ve Eserleri : Amerika'nın En Eski Haritaları*, Ankara, Türk Tarih Kurumu.
- Ahmed Cemal (1895). *Coğrafya-ı Osmani*, Istanbul, Mekteb-i harbiye matbaası.
- Ahmet Vefik Paşa (2000). *Lehçe-i Osmânî*, Recep Toparlı (éd.), Ankara, TDK.
- Akyol, İ. Hakkı (1940). "Tanzimat Devrinde Bizde Coğrafya ve Jeoloji", *Tanzimat I*, Istanbul, Maarif matbaası, pp. 511-571.
- Ali Cevad (1893-1899). *Memalik-i Osmaniye'nin Tarih ve Coğrafya Lugatı*, 4 vol., Kasbar matbaası ; Mahmud Bey matbaası, Istanbul.
- Ali Tefik (1898). *Memalik-i Mahruse-i şahane Coğrafyası*, Istanbul, Kasbar matbaası.
- Almeida, P. Camena d' (1932). *États de la Baltique. Russie*, in Vidal de la Blache, Paul ; Gallois, Lucien (éd.), *Géographie universelle*, tome 5, Paris, Armand Colin.
- Archives du Premier Ministre, Istanbul (BOA) : HRT.H.
- Aygün, Abdurrahman (1980). *Türk Haritacılık Tarihi*, 2 vol., Ankara, Harita Genel Müdürlüğü.
- Aykut, Altan (2006). "Türkiye'de Rus Dili ve Edebiyatı Çalışmaları. Rus Edebiyatından Çeviriler (1887-1940) ve Rusça Öğrenimi (1883-2006)", *Ankara Üniversitesi Dil ve Tarih-Coğrafya Fakültesi Dergisi* 46 (2), pp. 1-27.
- Başbakanlık Osmanlı Arşivi Rehberi (2010). Ankara, Devlet Arşivleri Genel Müdürlüğü.
- Babinger, Franz (1951). "An Italian Map of the Balkans, Presumably Owned by Mehmed II, The Conqueror (1852-53)", *Imago Mundi* 8, pp. 8-15.
- Bacqué-Grammont, Jean-Louis (2012). "L'Afrique dans la cosmographie de Kâtib Çelebi", *Osmanlı Araştırmaları* 40, pp. 121-170.
- Battal-Taymas, Abdullah (1966). *Kazan Türkleri: Türk Tarihinin Hazin Yaprakları*, Ankara, Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü Yayınları.
- Bennigsen, Alexandre ; Boratav, Pertev Naili ; Desai, Dilek ; Lemerrier-Quelquejay, Chantal (1978). *Le Khanat de Crimée dans les Archives du musée du palais de Topkapı*, Paris-La Haye, Mouton, EHESS.
- Bennigsen, Alexandre ; Lemerrier-Quelquejay, Chantal (1986). "La poussée vers les mers chaudes et la barrière du Caucase", *Journal of Turkish Studies* 10, pp. 15-46.
- Berdoulay, Vincent ; Gomez Mendoza, Josefina (éds.) (1998). *Voyage, circulation et transferts d'idées géographiques (19^e-20^e)*, numéro spécial de *Finisterra* XXXIII (65).
- Berelowitch, Wladimir (1990). "Aux origines de l'ethnographie russe : la société de géographie dans les années 1840-1850", *Cahiers du Monde Russe et Soviétique* 31 (2-3), pp. 265-273.
- Beydilli, Kemal (1995). *Türk Bilim ve Matbaacılık Tarihinde Mühendishâne, Mühendishâne Matbaası ve Kütüphânesi (1776-1826)*, Istanbul, Eren.
- Blais, Hélène (2014). *Mirages de la carte. L'invention de l'Algérie coloniale*, Paris, Fayard.

- Blais, Hélène (2005). *Voyage au grand océan. Géographies du Pacifique et colonisation, 1815-1845*, Paris, CTHS.
- Blais, Hélène ; Deprest, Florence ; Singaravélou, Pierre (dir.) (2011). *Territoires impériaux. Une histoire spatiale du fait colonial*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- Bord, Jean-Paul (2012). *L'univers des cartes. La carte et le cartographe*, Paris, Belin.
- Bouquet, Olivier (2015a). "Is it Time to Stop Speaking about Ottoman Modernisation?", in Aymes, Marc; Massicard, Élise; Gourisse, Benjamin (eds.), *Order and Compromise: Patterns of Government and Administration in Turkey and the Ottoman Empire*, Leiden, Brill, pp. 45-67.
- Bouquet, Olivier (2015b). "Frontières", in Georgeon, François ; Vatin, Nicolas ; Veinstein, Gilles (éd.), *Dictionnaire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, pp. 476-478.
- Bulatov, Vladimir E. (2000). "Eighteenth-Century Russian Charts of the Straits (Bosphorus and Dardanelles)", *Imago Mundi* 52 (1), pp. 96-111.
- Curry, John (2012). "An Ottoman Geographer Engages the Early Modern World: Katip Çelebi's Vision of East Asia and the Pacific Rim in the Cihânnümâ", *Journal of Ottoman Studies* 40, pp. 221-57.
- Dağtekin, Hüseyin (1983). *Genel Tarih Atlası*, Istanbul, İnkilap ve Aka Kitabevleri, 3^e éd.
- Davison, Roderic H. (1976). "'Russian Skill and Turkish Imbecility': the Treaty of Küçük Kainardji Reconsidered", *Slavic Review* 35/3, pp. 463-483.
- Debarre, Ségolène (2014). "La conscience de la globalité", Séminaire de l'ANR Transfaire, Paris, Istanbul, 26 nov. 2014.
- Debarre, Ségolène (2016a). *Cartographier l'Asie Mineure. L'orientalisme allemand à l'épreuve du terrain (1835-1895)*, Louvain, Peeters.
- Debarre, Ségolène (2016b). "Peut-être un nouveau Gibraltar : Reconnaissances franco-britanniques des détroits ottomans au début de la guerre de Crimée (février-juin 1854)", in *Entre trois mers. Cartographie française et ottomane des Dardanelles et du Bosphore (XVII^e-XIX^e s.)*, Izmir, Arkas, IFEA, pp. 126-143.
- Dölen, Emre (2009). *Türkiye Üniversite Tarihi* ; vol. I, *Osmanlı Döneminde Darülfünun 1863-1922* ; vol. II, *Cumhuriyet Döneminde Osmanlı Darülfünunu, 1922-1933*, Istanbul, İstanbul Bilgi Yayınları.
- Duran, Faik Sabri (1983). *Büyük Atlas*, Istanbul, Kanaat Yayınları (rééd.).
- Dursun, Halûk et al. (2013). *Pîrî Reis'ten Önce ve Sonra : Topkapı Sarayı'nda Haritalar*, Ankara, Kültür ve Turizm Bakanlığı.
- Fortna, Benjamin (2000). "Remapping Ottoman Muslim Identity in the Hamidian Era: The Role of Cartographic Artifacts", *Yearbook of the Sociology of Islam* 3, pp. 45-56.
- Fortna, Benjamin (2005). "Change in the School Maps of the Late Ottoman Empire", *Imago Mundi* 57 (1), pp. 23-34.
- Frumin, Mitia (2016). "François Kauffer : un cartographe espion ?", in *Entre trois mers. Cartographie française et ottomane des Dardanelles et du Bosphore (XVII^e-XIX^e s.)*, Izmir, Arkas, IFEA, pp. 95-103.
- Frumin, Mitia (2011). "François Kauffer (v. 1751-1801) : Le destin d'un cartographe français au service de l'étranger", *Comité Français de la Cartographie* 207, pp. 96-99.
- Galichian, Rouben (2014). *Historic Maps of Armenia: the Cartographic Heritage*, London, I.B. Tauris.

- Galichian, Rouben (2013). "A Brief History of the Maps of Armenia", *Journal of Armenian Studies* 1 (1), pp. 83-107.
- Galichian, Rouben (2012). *Clash of Histories in the South Caucasus. Redrawing the Map of Azerbaijan, Armenia and Iran*, London, Bennet & Bloom.
- Gallouédec, Louis ; Maurette, Fernand (1340/1924). *Umumi Coğrafya. Tabii, Beşri, İktisadi* (trad. İbrahim Hakkı), Istanbul, Matbaa-i amire.
- Gariper, Cafer (1999). "Rusça'dan Türkçe'ye Yapılan İlk Edebî Türler Üzerinde Bir Araştırma: Manzum Tercümeler", *İlmî Araştırmalar* 7, pp. 105-134.
- Goodrich, Thomas (1993). "Old Maps in the Library of Topkapı Palace in Istanbul", *Imago Mundi* 45, pp. 120-133.
- Goodrich, Thomas (1990). *The Ottoman Turks and the New World : A Study of Tarih-i Hind-i Garbi and Sixteenth-Century Ottoman Americana*, Wiesbaden, O. Harrassowitz.
- Goodrich, Thomas (1986 [1988]). "The Earliest Ottoman Maritime Atlas – The Walters Deniz Atlası", *Archivum Ottomanicum* 11, pp. 25-50.
- Günergun, Feza ; Üçsu, Kaan (2016a). "La Cartographie des détroits dans les institutions militaires ottomanes au XIX^e siècle : un aperçu synoptique à partir des collections de l'Université d'Istanbul", *Entre trois mers. Cartographie française et ottomane des Dardanelles et du Bosphore (XVII^e-XIX^e s.)*, Izmir, Arkas, IFEA, pp. 144-173.
- Günergun, Feza ; Üçsu, Kaan (2016b). "Témoignage sur les cours de cartographie dispensés dans les écoles militaires ottomanes au regard du manuel *Harita Tersimi Atlası*", *Entre trois mers. Cartographie française et ottomane des Dardanelles et du Bosphore (XVII^e-XIX^e s.)*, Izmir, Arkas, IFEA, pp. 204-211.
- Hagen, Gottfried (2012a). "Kâtib Çelebi's Maps and the Representation of Space in Ottoman Visual Culture", *Osmanlı Araştırmaları* 40, pp. 283-293.
- Hagen, Gottfried (2012b). "Atlas and Papamonta as Sources of Knowledge and Power", in Karateke, Hakan ; Aynur, Hatice (eds.), *Evliya Çelebi Seyahatnamesi'nin Yazılı Kaynakları*, Ankara, TTK, pp. 105-129.
- Hagen, Gottfried (2003). *Ein osmanischer Geograph bei der Arbeit. Entstehung und Gedankenwelt von Kâtib Çelebis Ğihânümâ*, Berlin, Klaus Schwarz Verlag.
- Hagen, Gottfried (2000). "Some Considerations on the Study of Ottoman Geographical Writings", *Archivum Ottomanicum* 18, pp. 183-193.
- Hewsen, Robert H. (2001). *Armenia. A Historical Atlas*, Chicago-London, University of Chicago Press.
- Hitzel, Frédéric (2000). "François Kauffer (1751?-1801), ingénieur-cartographe français au service de Selim III", in İhsanoğlu, Ekmeleddin ; Günergun, Feza (éd.), *Science in Islamic Civilization*, Istanbul, IRCICA, pp. 233-243.
- Hofmann, Catherine ; Vagnon, Emmanuelle (2016). "À la recherche du passé : Choiseul-Gouffier et la cartographie des Dardanelles au XVIII^e siècle", in *Entre trois mers. Cartographie française et ottomane des Dardanelles et du Bosphore (XVII^e-XIX^e s.)*, Izmir, Arkas, IFEA, pp. 38-59.
- Hüseyin Bey (1887-1888). *Memalik-i Osmaniye Ziraat Coğrafyası*, Istanbul, Mahmud Bey matbaası.
- İhsanoğlu, Ekmeleddin (éd.). (2000). *Osmanlı Coğrafya Literatürü Tarihi*, 2 vol., Istanbul, IRCICA.
- İhsanoğlu, Ekmeleddin (2004). *Science, Technology and Learning in the Ottoman Empire. Western Influence, Local Institutions and the Transfer of Knowledge*, Farnham, Ashgate Publishing.

- Jacob, Christian (1992). *L'Empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel.
- Jankowski, Henryk (2006). *A Historical-Etymological Dictionary of Pre-Russian Habitation Names of the Crimea*, Leiden, Boston, Brill.
- Karaca, İsmail (2015). "On the Translations from Russian in Post-Tanzimat Era", *İstanbul Üniversitesi Edebiyat Fakültesi Türk Dili ve Edebiyatı Dergisi* 51 (2), pp. 73-87.
- Karamustafa, Ahmet A. (1992). "Introduction to Ottoman Cartography. Military, Administrative, and Scholarly Maps and Plans", in Harley, J. B.; Woodward, David (eds.). *The History of cartography* 2 (1), *Cartography in the Traditional Islamic and South Asian Societies*, Chicago-London, University of Chicago Press, pp. 206-227.
- Kasaba, Reşat (2012). "Nomads and Tribes in the Ottoman Empire", in Woodhead, Christine (ed.), *The Ottoman World*, London, Routledge, pp. 11-24.
- Kasaba, Resat (2010). *A Moveable Empire: Ottoman Nomads, Migrants, and Refugees*, Seattle, University of Washington Press.
- Kasaba, Reşat (2004). "Do States Always Favor Stasis? The Changing Status of Tribes in the Ottoman Empire", in Migdal, Joe S. (ed.), *Boundaries and Belongings. States and Societies in the Struggle to Shape Identities and Local Practices*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 27-48.
- Kivelson, Valerie (2006). *Cartographies of Tsardom : the Lands and its Meanings in Seventeenth-Century Russia*, Ithaca, Cornell University Press.
- Knight, Nathaniel (1998). "Science, Empire, and Nationality: Ethnography in the Russian Geographical Society, 1845-1855", in Burbank, Jane ; Ransel, David L. (eds.), *Imperial Russia: New Histories for the Empire*, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, pp. 108-141.
- Köremezli, İbrahim (2014). "Şpion vs. Casus: Ottoman and Russian Intelligence in the Balkans during the Crimean War (1853-56)", *Middle Eastern Studies* 50 (2), pp. 192-207.
- Kreiser, Klaus (2000). "Geographie und Patriotismus. Zur Lage der Geowissenschaften am Istanbul Dârülfünûn unter dem jungtürkischen Regime (1908-1918)", in Balland, Daniel (dir.), *Hommes et terres d'islam. Mélanges offerts à Xavier de Planhol*, Téhéran, Institut français de recherche en Iran, tome I, pp. 71-87.
- Kreiser, Klaus (1975). *Die Ortsnamen der europäischen Türkei nach amtlichen Verzeichnissen und Kartenwerken*, Freiburg, Klaus Schwarz.
- Kupcik, Ivan (1980). *Cartes géographiques anciennes. Évolution de la représentation cartographique du monde : de l'Antiquité à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Gründ.
- Lebouteiller, Pascal (2016). "Petite chronologie des missions de reconnaissance scientifiques, militaires et diplomatiques françaises auprès de la Sublime Porte (milieu du XVII^e - fin du XIX^e)", in *Entre trois mers. Cartographie française et ottomane des Dardanelles et du Bosphore (XVII^e-XIX^e s.)*, Izmir, Arkas, IFEA, pp. 66-87.
- Lebouteiller, Pascal ; Pérouse, Jean-François (2013). *Deux siècles de cartographie d'Istanbul et de son environnement*, Catalogue de l'exposition du Lycée Notre Dame de Sion, Istanbul.
- Lemagnen, Catherine (2011). "Un élément constitutif de l'identité nationale : le concept de narodnost' dans la pensée russe du XIX^e siècle, essai de position du problème", *Revue Russe* 36 (1), pp. 11-20.
- Malia, Martin (1999). *Russia under Western Eyes. From the Bronze Horseman to the Lenin Mausoleum*, Cambridge, Harvard University Press.

- Manners, Ian (2007). *European Cartographers and the Ottoman World : Maps from the Collection of O.J. Sopranos*, Chicago, Oriental Institute Museum.
- Nasrullah, Mehmet; Rüşdü, Mehmet; Eşref, Mehmet (1907). *Memalik-i Mahruse-i şahaneye Mahsus Mükemmel ve Mufassal Atlas*, Istanbul, şirket-i mürettibiye matbaası (rééd. 2003).
- Ostapchuk, Victor (2001). "The Human Landscape of the Ottoman Black Sea in the Face of their Cossack Naval Raids", in *The Ottoman and the Sea, Oriente Moderno* LXXXI, pp. 23-95.
- Özdemir, Kemal (2008). *Osmanlı Haritaları*, Istanbul, Avea.
- Panzac, Daniel (2009). *La Marine ottomane*, Paris, CNRS Éditions.
- Pedley, Marie (2012). "Enlightenment Cartography at the Sublime Porte : François Kauffer and the Survey of Constantinople", *Osmanlı Araştırmaları* 39, pp. 29-53.
- Reclus, Élisée (1880-81). *Nouvelle Géographie universelle. La terre et les hommes*, tome V, *Europe scandinave et Russie* ; tome VI, *Asie Russe*, Paris, Hachette.
- Rispoli, Adelia (ed.). (1994). *İstanbul Topkapı Sarayı Müzesi ve Venedik Correr Müzesi Koleksiyonlarından XIV-XVIII Yüzyıl Portolan ve Deniz Haritaları*, Istanbul, Institut culturel italien.
- Rizoff, Dimităr (éd.). (1917). *Les Bulgares dans leurs frontières historiques, ethnographiques et politiques*, Berlin, W. Greve.
- Schubert, Fedor Fedorovich (1858). *Exposé des travaux astronomiques et géodésiques exécutés en Russie dans un but géographique jusqu'à l'année 1855*, Saint-Petersbourg, Académie des sciences.
- Seegel, Steven (2012). *Mapping Europe's Bordelands : Russian Cartography in the Age of Empire*, Chicago-London, University of Chicago Press.
- Soucek, Svatopluk (1992). *Piri Reis and Turkish Mapmaking after Columbus*, London, Nour Foundation, Azmimuth, Oxford University Press.
- Szurek, Emmanuel (2013). "Gouverner par les mots. Une histoire linguistique de la Turquie nationaliste", Paris, Thèse d'histoire, EHESS.
- şemseddin Sami (1899-1900). *Kamus-i Türki*, Istanbul, İkdâm.
- şemseddin Sami (1996). *Kâmûs'l-a'lâm*, 6 vol., Ankara, Kaşgar Neşriyat.
- Taşköprü, Nilda (2014). "'Gizli' Damgası Altında – IFEA Harita Atölyesi'nin Yeni Edindiği 1897 Tarihli, Colmar von der Goltz'un İstanbul ve Civarının Haritası Üzerine'. URL : <http://dipnot.hypotheses.org/955>
- Tchihatcheff, Pierre de (1859). *Lettres sur la Turquie*, Bruxelles-Leipzig, Auguste Schnée.
- Tchihatcheff, Pierre de (1866). *Le Bosphore et Constantinople. Perspectives des pays limitrophes*, Paris, L. Guérin.
- Tchihatcheff, Pierre de (1867). *Asie mineure. Description physique de cette contrée, 4^e partie, géologie*, 3 vol., Paris, L. Guérin.
- Tekeli, Sevim (1986). *The Oldest Map of Japan Drawn by a Turk Mahmud of Kashgar and the Map of America by Piri Reis*, Ankara, Atatürk Culture Center.
- Tixier du Mesnil, Emmanuelle (2014), *Géographes d'Al-Andalus. De l'inventaire d'un territoire à la construction d'une mémoire*, Paris, Publications de la Sorbonne.

- TRANSFAIRE (2012). "Matières à transfaires. Espaces-temps d'une globalisation (post-) ottomane", projet de recherche soumis à l'Agence nationale de la recherche, programme "Métamorphoses des sociétés", édition 2012. URL : <http://transfaire.hypotheses.org> (consulté le 18 mai 2016)
- Troch, Pieter (2012). "Education and Yugoslav Nationhood in Interwar Yugoslavia. Possibilities, Limitations and Interactions with other National Ideas", Thèse soutenue à l'Université de Gand.
- Tsutsiev, Artur (2014). *Atlas of the Ethno-Political History of the Caucasus*, New Heaven, Yale University Press.
- Türk Deniz Müzesi Harita Kataloğu (2001). Ankara, Genelkurmay Başkanlığı.
- Ülkekel, Cevat (1998). *Cumhuriyet Dönemi Türk Haritacılık Tarihi : İlk On Yıl*, İstanbul, Dönence Basım Yayınları.
- Ülkekel, Cevat (2009). *Türk Seyir, Hidrografi ve Oşinografi Çalışmalarının 1909 Öncesi Tarihi*, İstanbul, Seyir Hidrografi ve Oşinografi Dairesi Başkanlığı.
- Vagnon, Emmanuelle (2015). "L'antique dans la cartographie française des XVII^e-XVIII^e siècles", Séminaire *Ottoman Seas*, İstanbul, IFEA, 12 janvier 2015.
- Vagnon, Emmanuelle (2014). "Cartography of Gallipoli and the Dardanelles: from Cristoforo Buondelmonti (15th c.) to the maps of the 18th c. in the collections of the Bibliothèque nationale de France", in Couto, Dejanirah ; Günergun, Feza ; Pedani, Maria Pia (eds.), *Seapower, Technology and Trade. Studies in Turkish Maritime History*, İstanbul, Denizler Kitabevi/Kaptan Yayıncılık, pp. 412-420.
- Vagnon, Emmanuelle (2013). *Cartographie et représentations occidentales de l'Orient méditerranéen, du milieu du XIII^e à la fin du XV^e siècle*, Turnhout, Brepols.
- Van Bruinessen, Martin (1992). *Agha, Shaykh and State: the Social and Political Structures of Kurdistan*, London.
- Veinstein, Gilles (1999). "Early Ottoman Appellations for the Cossacks", *Harvard Ukrainian Studies* XXIII (3/4), pp. 33-44.
- Wolff, Larry (1994). *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford, Stanford University Press.
- Yerasimos, Stéphane (2005). "L'obsession territoriale ou la douleur des membres fantômes", in Vaner, Semih (éd.), *La Turquie*, Paris, Fayard, pp. 39-60.

NOTES

1. Cet article a été préparé et conçu dans le cadre du programme TRANSFAIRE « Matières à transfaires. Espaces-temps d'une globalisation (post-)ottomane », financé par l'Agence nationale de la recherche (ANR-12-GLOB-003). URL : <http://transfaire.hypotheses.org> (consulté le 18 mai 2016).
2. À noter également l'existence d'un fonds « Plan-Proje-Kroki Kataloğu » (PLK.P) qui contient des documents (manuscrits et croquis notamment) produits dans le cadre de plusieurs projets cartographiques poursuivis par l'État ottoman. Selon le guide du BOA (*Başbakanlık* 2010 : 428), le fonds aurait été constitué à partir de 1893, dans la perspective d'un projet d'édition d'atlas mondial. Après consultation, il apparaît qu'une grande partie des cartes portent sur İstanbul, en particulier sur le réseau de forteresses qui entourait la capitale ottomane.

3. BOA, HRT.H.7. J'en indique les traductions du russe après avoir consulté E. Astafieva, S. Coeuré, Ö. Kapıcı et M. Domenach. Je les remercie chaleureusement pour leur aide, ainsi que S. Debarre qui m'a fait l'amitié de relire et de corriger mon texte et m'a éclairé sur plusieurs dimensions du genre cartographique. J'exprime ma plus vive reconnaissance à C. Mouradian pour ses indications bibliographiques sur la cartographie du Caucase et à G. Carré pour ses éclaircissements comparatifs en direction de la Chine et du Japon. J'adresse mes très sincères remerciements à P. Leboutellier qui a eu la gentillesse de mettre à ma disposition les ressources cartographiques de l'IFEA et m'a fait bénéficier de son expertise développée dans le cadre de la préparation de l'exposition *Entre trois mers. Cartographie française et ottomane des Dardanelles et du Bosphore (XVII^e-XIX^e s.)*, 6 mai-31 juillet 2016 (Izmir, Arkas, IFEA).
4. Sur les pratiques de documentation et la composition des atlas aux époques moderne et contemporaine, voir : <http://www.efrome.it/it/la-ricerca/programmi/dettagli-programmi/detail/les-atlas-dans-les-cultures-scientifiques-et-artistiques-modernes-et-contemporaines-representer.html> (consulté le 20 avril 2016).
5. Je remercie vivement S. Debarre et A. Anastafieva qui m'ont aidé à entrapercevoir une partie (hélas ! très réduite) des richesses de la bibliographie du genre cartographique en allemand et en russe.
6. Définis dans l'introduction du présent dossier, les transfaires sont envisagés ici comme « instruments techniques et symboliques produits et reproduits par la circulation », engagés dans des « processus de traduction et de coproduction des vecteurs normatifs et matériels du politique » (TRANSFAIRE 2012).
7. Pour un bilan bibliographique, voir Soucek 1992.
8. Dursun, Halûk et al., *Pîrî Reis'ten Önce ve Sonra : Topkapı Sarayı'nda Haritalar*, Ankara, Kültür ve Turizm Bakanlığı, 2013.
9. Babinger 1951. Karamustafa 1992 : 210-214. Vagnon 2013 : 318-326. Les désignations cosaques du XVI^e siècle étaient également associées aux forteresses les plus proches : « Akkerman kazakları », « Azak kazakları » (Veinstein 1999 : 37).
10. Sur ce découpage de la chronologie cartographique ottomane, voir Karamustafa 1992 : 218-219.
11. On trouvera les références précises de ces cartes et plusieurs fac-similés dans *Türk Deniz Müzesi* 2001.
12. Pour une réflexion argumentée sur la thèse d'une cartographie turque « en position d'éternelle dépendance », voir Debarre 2016a : 317-320.
13. Carte de l'Asie extraite du *Kitab-ı Cografya*, v. 1840-50 (Dursun et al. 2013 : 162-163).
14. Sur l'apport de Kauffer à la discipline cartographique russe : Frumin, 2011, 2016.
15. Sur l'incapacité des Ottomans à dresser des cartes de leur propre territoire, voir Debarre 2016a : 273.
16. Il dut les subtiliser secrètement dans les réserves de l'État-major avant de les transmettre à Berlin (Debarre 2016a : 300) !
17. Au sujet des cartes des frontières turco-persanes et turco-helléniques présentées par la Porte à l'occasion du Congrès international des sciences géographiques tenu à Paris en 1875, voir Debarre 2016a : 274, 276.
18. Dursun et al. 2013 : 155. Carte reproduite dans Karamustafa 1992 : 226.
19. Archives de la Marine, Vincennes, SHD, R60 n. 27. Je remercie Pascal Leboutellier de m'avoir permis de la consulter.
20. Pour une comparaison éclairante avec la perception géographique d'autres espaces du *dar al-islam* marqués par d'importantes réductions territoriales, voir le travail d'E. Tixier du Mesnil (2014).

21. Carte de la mer Noire datée de 1220 (1805-06) (Dursun et al. 2013 : 158-159). En médaillon à droite : « Devlet-i aliyye hükmünde olan Anadolu ve Rumeli'nin Kara Deniz sevahilinde olan yerler ve Moskov ve Lehçe'nin etraflarında olan hudud ve sunur... ».
22. Carte de l'Asie extraite du *kitab-ı Cografya*, v. 1840-50 (Dursun et al. 2013 : 162-63).
23. Premier atlas imprimé turc de 1803 (Aygün 1980 : I, 103).
24. Voir par exemple Élisée Reclus qui, dans sa *Nouvelle géographie universelle*, distingue Europe scandinave et Russie d'un côté (tome V, 1880) et Asie russe de l'autre (tome VI, 1881).
25. Carte de l'État-major d'Istanbul datée de 1897-98 (*Türk Deniz Müzesi* 2001 : 225).
26. BOA, HRT.H.185.
27. Cartes de Thrace dressées en 1877 à l'échelle 1/210.000 (Aygün 1980 : II, 2).
28. Carte russe de 1834 (Archives du musée de la Marine, Paris). Je remercie P. Lebouteiller de m'avoir permis de la consulter.
29. *Türk Deniz Müzesi* 2001 : 90, 102.
30. Voir le détail de plusieurs cartes dans *Türk Deniz Müzesi* 2001 : 134-140.
31. Comme exemple d'ouvrage de géographie générale : Abdurrahman şeref 1884-86. Comme exemple d'ouvrage de géographie ottomane : Ahmed Cemal 1895.
32. Sur l'usage de cette désignation, voir Duran 1983 : 52-53.
33. « Memalik-i Ukrayna » (Karamustafa 1992 : 226).
34. Pour un exemple de carte de la mer Noire datée de 1256, soit 1840-41.
35. Carte de l'Académie navale de 1871-72 (*Türk Deniz Müzesi* 2001 : 221).

RÉSUMÉS

Cet article repose sur l'exploitation d'un corpus de seize cartes produites par une société géographique russe active dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Chacune d'entre elles offre la particularité d'avoir été annotée et partiellement traduite en turc-ottoman, probablement par les services de l'administration militaire ottomane. À partir d'une approche comparée des savoirs cartographiques constitués dans les deux pays, l'étude souligne dans un premier temps l'ambivalence de la cartographie, à la fois instrument de domination et lieu de collaboration scientifique et technique entre Saint-Pétersbourg et Istanbul. Une telle mise en perspective éclaire dans un second temps les représentations géographiques dont les annotations des cartes rendent compte : projection d'un imaginaire ottoman sur l'espace impérial voisin, saisie de l'autre et appréhension de soi. Mais elle invite à un autre type d'approche proposée dans un dernier temps. Si le domaine de la cartographie fut en effet le lieu de transferts culturels particuliers, les cartes en question sont à analyser comme « matières à transférer » topographique et toponymique : instruments de mise en forme de codes uniformisés et témoignages de conceptions géographiques ottomanes certes, mais également résultats matériels d'une coproduction impériale.

The study builds on the analysis of a corpus of sixteen maps which were printed by a Russian society of geography during the second half of the 19th century. Interestingly enough, each of them was annotated and translated into Ottoman Turkish, presumably by the Ottoman military services. Based on a comparative history of cartographic traditions shaped in both countries, the study first sheds light on cartography as an instrument of political domination and scientific and technical cooperation instaurated between Saint-Petersburg and Istanbul. Second, cartography is

altogether addressed as geographic representations of an imperial neighbour, perceptions of the other and the self and reflections of Ottoman-centered visions over the Russian and Eurasiatic space. However, instead of analysing these maps only in terms of cultural transfers, the article lastly addresses them as topographic and toponymic “trans-acting matters”, in other words, not only as the intrication of uniformized standards and Ottoman geographic conceptions, but also as materialized outputs derived from an imperial coproduction.

INDEX

Mots-clés : cartographie, géopolitique, matières à transférer, Russie, Empire ottoman

Keywords : cartography, geopolitics, trans-acting matters, Russia, Ottoman Empire

AUTEUR

OLIVIER BOUQUET

Professeur d'histoire moderne et contemporaine à l'Université Paris 7 – Paris Diderot. Chercheur au CESSMA (Centre d'études en sciences sociales sur les mondes africains, américains et asiatiques – Paris 7) olivier.bouquet@gmail.com